

# Le Mystère de l'étreinte mortelle

*Une aventure de Watson et Lupin*

## Chapitre 1

*Londres – jeudi 23 décembre*

***Meurtre mystérieux** – Un jeune homme a été retrouvé mort à son domicile de Charing Cross Rd il y a deux jours, moins d'une semaine après son mariage. L'hypothèse du meurtre est privilégiée, mais aucun suspect n'a encore pu être identifié par la police. Les blessures semblent indiquer une personne d'une force physique hors du commun, mais personne n'a été aperçu ce soir-là au domicile du jeune couple. La police invite tout voisin ayant des renseignements sur la nuit du 21 au 22 décembre à les contacter pour faire avancer l'enquête.*

Je fourrai la page de l'Evening Standard dans ma poche en frissonnant dans l'air froid du soir. « Du Lestrade tout craché, cet appel à témoins », me dis-je en sortant de la station de métro Piccadilly Circus. Heureusement, le lieu du crime n'était pas loin de chez nous. C'était la troisième affaire que Sherlock avait acceptée cette semaine, et il était parti dès le lendemain interroger, à Cardiff, les cousins au deuxième degré d'une femme retrouvée noyée dans son lavabo. Je me retrouvai donc à commencer seul les repérages sur celle-ci. La veille déjà, j'avais pu visiter le corps de feu Alphonse de Peyrehorade à la morgue, et les blessures étaient effectivement inhabituelles. Le torse du pauvre jeune homme avait été presque écrasé par une étreinte puissante qui avait laissé une marque noire tout autour de sa poitrine. Rien d'autre ne paraissait anormal, si ce n'est l'épouvante sur son visage, et la seule conclusion réaliste était celle de la brève de journal : une force hors du commun. Il aurait pourtant fallu, à mon avis, le poids de plusieurs hommes pour provoquer de telles contusions, et quelque chose de plus étrange me semblait être à l'œuvre ici.

J'en étais là de ma revue de souvenirs de la veille quand j'arrivai à la porte des Peyrehorade, juste après être passé devant la façade endormie de la St Martin's School of Art. La mine sombre, M. De Peyrehorade père me fit passer dans le salon et, attrapant une lampe torche, sortit dans le jardin derrière la maison. Le jardin n'était pourtant pas si obscur, éclairé qu'il était par une brillante pleine lune. « Voilà, dit-il, c'est ici qu'on voit l'empreinte dont je vous avais parlé chez vous. Nous avons essayé de la garder intacte mais avec toute cette pluie... Bien, je vous laisse travailler, j'ai des choses à faire. » Alors que j'inspectais la trace de pied en question, profonde quoique petite, il me sembla entendre du bruit dans la haie. M. De Peyrehorade s'en retournait déjà, me laissant observer tout mon soûl la terre détremnée du jardin à la lumière de sa mauvaise lampe à piles et de la lune.

Je m'approchai plutôt de la haie, me demandant ce qu'un voisin, même curieux ou jardinier passionné, pouvait bien faire dehors, à cette heure-ci, par un tel froid. La lumière jaune de la lampe perça difficilement le feuillage et tomba sur un homme assez agité, qui n'y prêta pas la moindre attention. Il paraissait en fait lutter pour retirer le plus vite possible son manteau gris et élimé. Il émit un douloureux bruit de gorge, presque animal, qui me glaça le sang. Je ne peux pas me vanter d'un courage indéfectible, mais quand on a servi dans l'armée, quand on a vu ce que j'ai vu, quand on a tout perdu ou presque, ce n'est pas un raclement de gorge qui peut impressionner. Mes pieds refusèrent tout de même de bouger. Je restai là, glacé, immobile, et je vis le manteau tomber au sol. Le corps contrit par une force invisible, les muscles saillants sous sa peau d'albâtre, l'homme ne portait plus qu'une chemise légère et un pantalon fin collés à sa peau par la sueur. Il déchira sa tenue dans un spasme et se tint, haletant, fixant le ciel en attendant je ne savais quoi encore. Sur son torse découvert, une large cicatrice courait en travers du cou jusque sous son oreille droite. Le reflet de la lune était plus brillant qu'ailleurs sur l'ancienne blessure. Nulle fragilité ne se dégageait de sa frêle silhouette. La nudité de cet homme me semblait nécessaire, impudique, elle se dressait devant moi comme une menace.

Son besoin violent d'être dans le plus simple appareil se justifia lorsque je constatai, avec horreur, que l'homme n'en était plus tout à fait un. Ses cheveux châtain,

qui commençait à grisonner, s'étendaient maintenant jusque dans son dos et sur ses épaules. Ses mains se terminaient désormais par de longues griffes noires. Ses jambes, étrangement arquées, se détendirent dans un mouvement si vif que, de surprise, je lâchai la lampe torche. Totalement démuni face à cette créature qui se tenait là, splendide et irrationnelle, incapable de prédire ce qu'elle allait faire, je finis par laisser mes jambes me porter à l'abri du porche de la maison. Un ancien réflexe m'avait fait saisir mon arme. Son poids rassurant m'aida probablement à reprendre mes esprits. Je pensai un instant à ce que Mary aurait pu faire dans cette situation : l'assommer avec la lampe, se glisser entre les branches pour attaquer au corps à corps ? Et Sherlock : aurait-il observé avec curiosité ce phénomène inconnu, demandé poliment à l'homme de lui montrer comment il avait fait ? Mais cette fois, j'étais seul avec mon instinct. Après avoir repris mes esprits, je m'apprêtais donc à partir à la rencontre du mystérieux homme-animal quand je me rendis compte que seul le clair de lune s'attardait de l'autre côté de la haie : il avait déjà déguerpi.

C'était là le coupable, j'en étais convaincu. Une telle force se dégageait de la bête, son corps, même sous sa forme humaine, était si puissant qu'il aurait bien pu à lui seul provoquer les blessures qui m'avaient laissé démuni à la morgue. Quelle était l'histoire entre cet homme-fauve et le jeune Alphonse de Peyrehorade, voilà ce qui me restait encore à découvrir. Un rapide tour du voisinage et de ses rues désertes suffit à me convaincre que je ne trouverais pas la réponse à mes questions ce soir.

En rentrant chez moi ce soir-là, ma décision fut prise à l'instant où mon regard se posa sur ma fille Rosie. Quel père étais-je si je laissais un tel monstre en liberté dans le monde dans lequel elle allait grandir ? Mais je doutais de la coopération de Sherlock sur cette affaire. Son scepticisme bien ancré à l'endroit de toute manifestation surnaturelle serait sans doute un obstacle. Pourtant, il ne s'agissait pas là d'un fantôme tel qu'on peut le faire apparaître avec un miroir, et je n'étais sous l'emprise d'aucune drogue : cet homme s'était bel et bien transformé en loup devant mes yeux, j'en étais certain. Le temps de convaincre Sherlock de ce que j'avais vu serait du temps perdu pour l'enquête : il me fallait continuer sans lui. Si je pouvais en même temps lui prouver que j'avais assez appris à ses côtés pour résoudre ce mystère et, ce dont j'étais

intimement persuadé depuis longtemps, que le surnaturel existe, cela en valait bien la peine. Fort de cette décision, je remerciais la nounou pour son service – un peu vivement sans doute – avant de coucher la petite. Ce soir-là, dans mon lit, je savais que je ne trouverais pas le sommeil. Mes pensées étaient hantées par la silhouette dénudée de la créature à la cicatrice.

## **Chapitre 2**

La tête lourde, la bouche pâteuse, je m'étais extrait de mon lit à grand-peine. Je regrettais d'avoir opté pour une bouteille de whisky comme carburant pour mon enquête hier soir. Mais ni Mary ni moi ne savions préparer un aussi bon thé que Mrs Hudson, et un ersatz en sachet ne tenait pas la comparaison avec mon Hamish Robertson Highland Reserve. Mes recherches n'avaient pas mieux avancé pour autant. Un mois après avoir rendu visite aux Peyrehorade, j'en étais toujours au point mort, et je m'inquiétais que la piste de l'homme-loup ne finisse par être aussi froide que sa victime.

Aucun voisin n'avait rien entendu le soir même ni les suivants, et la famille de la victime, chose exceptionnelle, ne semblait cacher aucun secret ni aucune information utile. C'étaient des gens peu intéressants, bien qu'intéressés ; le père surtout, par les affaires plus que par la mort de son fils et le mystère qui l'entourait. Le fait que je ne puisse parler à personne de ce que j'avais vu ce soir-là ne facilitait pas les choses. Mes recherches nocturnes sur les phénomènes surnaturels ne me redirigeaient que vers des sites d'illuminés de la parapsychologie, ou des forums de passionnés de littérature fantastique.

Ce matin-là donc, je décidai d'aller prendre l'air avant mon après-midi à la clinique, sous le ciel blanc qui annonçait la neige. Machinalement, mes pas m'emmenèrent jusqu'à Charing Cross Road où je n'avais que trop été les semaines précédentes. Comme je sortais les mains vides d'une librairie, un homme qui passait devant me heurta violemment. Son regard croisa furtivement le mien, et je fus parcouru d'un violent frisson : car je vis sans erreur possible qui il était. Sa cicatrice, unique pensée de mes insomnies, sortait du col de son manteau qu'il portait sans écharpe – le même que cette nuit-là. Ses yeux à lui s'écarquillèrent : m'avait-il reconnu aussi ? Il se retourna vivement et commença à courir, mais je ne pouvais pas le laisser partir ainsi. Je lui emboîtai le pas aussi vite que possible, alors qu'il se glissait entre les groupes de passants avec agilité.

Plus aucune trace en moi de ma presque nuit blanche : l'urgence aiguisait mes sens, j'étais aussi grisé que lors de cette course-poursuite, à pied derrière un taxi, qui m'avait décidé à ne plus lâcher Sherlock et ses enquêtes invraisemblables. Comme alors, je pris des détours et des raccourcis pour rattraper l'homme qui avançait nettement plus vite que moi, toujours sur Charing Cross Rd. Mais soudain, alors que le trafic venant d'une perpendiculaire me l'avait caché un instant, il disparut. Je traversai le carrefour, aux aguets. J'avais la sensation qu'il avait tourné quelque part après la librairie devant laquelle je me tenais, mais elle était directement mitoyenne au magasin de disques voisin, même un chat de gouttière n'aurait pu s'y glisser. Et pourtant, il y avait comme une impression d'espace à cet endroit, un air différent balayait le trottoir, juste entre les deux boutiques. Quels détails Sherlock aurait-il remarqués ici ? La fissure qui courait dans les briques jusqu'au premier étage n'expliquait pas cette odeur de bois mouillé et de friture, ces bouffées légèrement alcoolisées. L'atmosphère dans laquelle je baignais et qui s'évanouissait dès que je faisais un pas de côté rappelait vaguement... un pub ? Il n'y en avait pourtant aucun alentour, cela n'avait aucun sens.

Pour une raison que je ne m'explique toujours pas, je m'approchai de la fissure comme pour regarder à l'intérieur – qu'y aurais-je vu ? Mais à l'instant où mon nez toucha les briques, la fissure sembla se déchirer sans bruit, et le moment suivant, je me tenais effectivement contre la vitre sale d'un pub miteux, apparu de nulle part. Je bondis en arrière. Le pub était toujours là et je pouvais lire son enseigne : Le Chaudron Baveur. « Drôle d'endroit », pensai-je. Une passante pressée me bouscula, et quand je tournai à nouveau la tête vers le mur, la fissure entre la librairie et le magasin de disques était de nouveau fermée, banale, innocente. En homme de science, je retentai l'expérience : je collai mon œil à la fissure, et le pub fut de nouveau là. Sans me laisser distraire cette fois, j'y entrai.

L'endroit bourdonnait d'activité, et les gens qui s'y trouvaient étaient complètement différents des passants de la rue. A part un homme chauve derrière le bar, aucun ne semblait avoir remarqué mon entrée. Tous étaient habillés bizarrement, qui avec une cape vert vif, qui avec un haut chapeau noir rapiécé qui semblait

n'appartenir à aucune époque, en tout cas pas à la nôtre. Un groupe de personnes sur la droite partageait en riant une boisson qui dégageait une épaisse fumée blanche. L'un d'eux avait sa capuche relevée, mais sa tête en-dessous paraissait former d'inquiétantes bosses. Le barman me regardait d'un œil interrogateur, par-dessus son torchon sale. J'eus la très nette impression de débarquer dans un pays dont je ne connaîtrais ni la langue, ni les coutumes, ni la géographie. Que pouvait-il bien s'être passé avec cette fissure entre les boutiques ? Était-ce une brèche dans le tissu de l'espace-temps ? Avais-je pénétré dans une dimension parallèle ? Je tentais de garder mon sang-froid : au moins était-il possible que mon homme-loup se soit réfugié ici, et que le mystère entourant sa transformation soit lié d'une manière ou d'une autre à celui-ci.

Pour me donner une contenance, je m'approchai du comptoir.

– Un whisky, s'il vous plaît.

Les sourcils de l'homme se froncèrent encore davantage

– Je ne crois pas vous avoir jamais vu ici.

– Je ne suis pas du quartier, hasardai-je rapidement, soucieux de ne pas plus attirer l'attention sur moi.

– Mmh. Un Whisky de Feu, alors ? me répondit-il, toujours soupçonneux.

J'acquiesçai d'un air assuré. Au moins, la découverte serait totale : je n'avais jamais entendu parler de cette distillerie. Tandis qu'il s'activait pour me servir, je balayais la salle du regard, à la recherche de mon dangereux fugitif. Je ne tardai pas à repérer son manteau grisâtre, à une table dans un coin. L'homme haletait après sa course ; dans la pénombre, il avait l'air extrêmement fatigué. Je fis signe au barman que je le rejoignais, et m'avançai vers lui, prenant soin de me mettre entre sa table et la porte : si ses jambes le démangeaient à nouveau, je pourrais ainsi l'intercepter sur le chemin de la sortie. Dès mon arrivée à sa table, mon fuyard se crispa en m'apercevant. Son visage laissa deviner une succession de sentiments, tous plus rapidement maîtrisés les uns que les autres. J'y vis un soupçon de peur, presque de désarroi, mais le regard qu'il fixa finalement sur moi était aussi agressif que sa voix.

- Vous n'auriez pas dû me suivre ici, assena-t-il en essayant d'avoir l'air menaçant. Le souvenir de la bête aurait pu me convaincre, mais pas l'homme fatigué qui me faisait face.
- Vous n'auriez peut-être pas dû m'emmener ici.

Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire du coin des lèvres. J'avais rattrapé et acculé un loup garou (ou quoi qu'il puisse être). La chasse ne faisait que commencer.

- Vous n'auriez pas dû pouvoir entrer, soupira-t-il tout en fuyant mon regard.
- Je suis coriace. Ce n'est pas une porte dérobée qui m'arrête.

Il rit. Ou du moins, c'est ce que semblait signifier cette faible mais joyeuse quinte de toux.

- Vous ne savez même pas où vous êtes, n'est-ce pas ?
- Dans un bar, quelle question !

Comme pour illustrer mes propos, on m'apporta sans ménagement le fameux whisky. Il avait une drôle de couleur.

- Ce qui m'intéresse, continuai-je, c'est plutôt qui vous êtes, et comment vous vous êtes retrouvé dans la cour des Peyrehorade à quelques pas d'une scène de crime. J'imagine que votre but n'était pas d'observer la pleine lune.

Pour appuyer la nonchalance exagérée de mes propos – adressés à un homme capable de se transformer en bête, dois-je le rappeler – je portai mon verre à mes lèvres. Il comprit immédiatement qu'il était cerné puisqu'il écarquilla légèrement les yeux. Mais à cet instant, nul sentiment de victoire pour moi : une lame de feu lécha ma langue et je crus mourir. Mon visage semblait fondre. Jamais je n'avais goûté un breuvage aussi violent ! Les larmes me montèrent aux yeux et malgré moi, je me mis à tousser. Mon interlocuteur m'arracha le verre des mains.

- Arrêtez ça, vous allez vous faire remarquer !



Je voulus lui répondre, mais rien ne sortit de ma bouche en feu. A la troisième tentative, il put entendre un faible : « Mais qu'est-ce que c'est que ce truc, bordel ? » qui mit sérieusement à mal ma tentative d'avoir l'air d'un enquêteur sûr de lui. C'était très gênant, mais quelque part, j'avais l'habitude... Je m'attendais tellement à ce qu'il réagisse comme ce bon vieux Sherlock, en me ridiculisant un peu plus, que son attitude me fit perdre la voix pour de bon.

– Ça va ?

Ses expressions corporelles avaient perdu toute leur agressivité. Il semblait inquiet.

– Respirez doucement. Ça va passer.

Il vida discrètement le verre sous la table – je jurerais avoir vu de la fumée s'en dégager ! – fit mine de s'installer à côté de moi, mais passa son bras sous le mien pour m'aider à me lever.

– On va prendre l'air.

Avant que je ne m'en rende compte, j'étais debout, appuyé contre lui. Il avait vraiment une force insoupçonnée sous sa frêle apparence.

– Mon ami ne supporte pas l'alcool, et c'est le verre de trop. Je l'accompagne dehors. Tu mets son verre sur ma note ?

Le patron acquiesça. Il avait l'air soulagé de nous voir partir. Mon étrange compagnon de boisson m'emmena à la porte, et je ne me fis pas prier pour me laisser porter. Je m'étais déjà plutôt bien remis de ce verre traître, mais pas encore du fait que derrière le tenancier, les verres flottaient, se nettoyaient et se rangeaient seuls... comme par magie. Comme si c'était normal.

Mon nouvel ami me fit sortir par la porte de derrière, dans une minuscule cour aux murs de brique, encombrée de poubelles et de caisses. Là, il me plaqua contre le mur dans un recoin libre, le bras barrant ma poitrine.

- Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ?!
- Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ?!

Nous nous étions exclamés en même temps. La bataille était finie avant même de commencer. Je ne me défendis même pas. La surprise nous laissa là, à rire comme l'auraient fait deux amis de longue date. Son bras tomba doucement le long de son corps, il s'éloigna de moi pour aller s'asseoir sur ce qui semblait être une poubelle, secoué des spasmes d'un rire nerveux.

- Cette tête que vous avez faite ! C'était votre premier whisky pur feu, c'est ça ?

Il aurait pu – aurait dû – avoir l'air moqueur. Pourtant, ça ressemblait à de la curiosité.

- On n'a pas ce genre de boisson par chez nous. Mais je pourrais y prendre goût.

L'homme face à moi n'était certainement pas un tueur. Son sourire, plein de douceur, invitait plutôt à la confession qu'à la méfiance. Je m'approchai de lui vivement, la main tendue.

- John Watson. J'enquête sur la mort mystérieuse d'Alphonse de Peyrehorade.

Il se leva doucement, glissa sa main dans la mienne et la serra. Elle était chaude et, bien que ses doigts soient fins, sa poigne était ferme.

- Remus Lupin, professeur à Poudlard. J'enquête également sur la mort de monsieur de Peyrehorade.
- Poudlard ? Où est-ce ?
- Je crois que nous avons pas mal de choses à nous dire.

## **Chapitre 3**

- Que diriez-vous de discuter dans un endroit plus sympathique ? me demanda-t-il

J'étais encore sonné par le whisky extra-fort, les événements étranges qui venaient de se produire et la découverte de cet homme si différent de ce que j'avais imaginé, si ouvert et prévenant malgré la bête en laquelle je l'avais vu se transformer.

- Au point où on en est, vous pouvez m'emmener où vous voulez. Mais il faudra bien repasser par le bar.
- Attends de voir ! répondit-il, l'air amusé.

Il ne me laissa même pas le temps de m'interroger sur ce soudain tutoiement. D'une poche intérieure, il tira une baguette de bois sculpté dont il tapa les briques au fond de la cour, et se retourna vers moi avec le sourire d'un gamin qui a réussi son premier tour de prestidigitation : il était encadré par une haute arcade derrière laquelle on devinait une rue animée longée de boutiques dépareillées. L'arche était apparue aussi silencieusement que le pub depuis la rue. Comme lui, elle semblait avoir été simplement cachée jusque-là et, pour une raison ou une autre, révélée spécialement à moi, John Watson, vétéran de la guerre d'Afghanistan et médecin-légiste-assistant-de-détective-consultant à mes heures perdues, qui étaient nombreuses. Je clignai stupidement des yeux, décollai mon dos du mur et suivis ce Remus Lupin, qui ou quoi qu'il puisse être, à l'intérieur du passage. Sans même y penser, j'avais posé ma main sur son épaule, peut-être pour garder l'équilibre car la tête me tournait, peut-être pour sentir sa présence rassurante à mes côtés dans cette journée qui n'avait finalement rien de banal, ni de gris, ni de froid. Il avait pourtant commencé à neiger.

De l'autre côté du mur, les passants étaient habillés à la mode du Chaudron Baveur plus qu'à celle de Londres et passaient d'une boutique à l'autre sans se soucier de nous. Les petites devantures colorées portaient encore des décorations de Noël bariolées qui donnaient un aspect festif à ce qui aurait pu n'être qu'une averse de neige

aigre de début d'année. Tous les éléments semblaient animés, y compris les marchandises, et je me demandais quels mécanismes ces marchands utilisaient pour donner une telle impression de réalisme et de fluidité à leurs automates. La réponse était simple : ce n'étaient pas des automates.

Nous parcourûmes toute la rue en long et en large tandis que Remus m'expliquait les quelques événements qui venaient de se produire. Ces dernières minutes, j'avais découvert deux des hauts lieux magiques de Londres, normalement cachés aux personnes dépourvues de pouvoir magique, comme moi, les Moldus. Remus, lui, était un sorcier et connaissait ces lieux depuis son enfance. Poudlard, où il enseignait, était une école de magie pour la formation des jeunes sorciers et sorcières. Il me révélait petit à petit l'existence de toute une communauté vivant à la fois parmi nous et en secret dans le monde entier, et j'étais fasciné. Tant de choses auraient pu être expliquées par des phénomènes magiques ! Et en quoi les sorciers se distinguaient-ils, physiologiquement, des Moldus ? Ma curiosité de médecin était piquée, mais nous avons un sujet plus urgent à discuter : la mort du jeune Peyrehorade, qui nous avait si étrangement rapprochés.

- Il existe donc des pouvoirs dont les gens normaux – enfin, je veux dire...
- Ne t'en fais pas.
- Je voulais dire les Moldus – ne savent rien et qu'ils ne peuvent pas maîtriser. Ce que je ne comprends pas, c'est comment le meurtre de Peyrehorade fils est lié à la magie.
- Eh bien justement, je me le demande aussi, mais j'en suis certain : le meurtre n'a pas pu être commis par un Moldu. Tu m'as dit que tu l'avais vu toi-même, les blessures sont trop violentes pour un homme seul, et pourtant la veuve du garçon, qui était dans la salle de bains juste à côté, jure n'avoir entendu qu'un seul pas. Mais surtout, le moment où le meurtre a eu lieu n'est pas anodin : c'était les vacances de Noël à Poudlard et nous savons avec certitude qu'une personne mineure a fait usage de la magie dans le quartier ce soir-là.
- Les sorciers sont donc surveillés en permanence ?

- Les mineurs, oui, tant qu'ils n'ont pas leur diplôme qui certifie qu'ils savent en faire bon usage.
- Vu les circonstances, ça me paraît être une bonne idée, en effet. Mais comment est-ce possible ? Les Moldus aussi sont surveillés ? Et pourquoi ne sait-on pas directement qui a fait le coup ?

Il rit, amusé de mon ton inquisiteur :

- Pour les détails sur le fonctionnement de la Trace, il faudrait demander à quelqu'un du Ministère, mais en gros elle n'est pas suffisamment précise pour ça. Ce qui nous laisse tous les deux à enquêter.

Il s'appuya contre un coin de mur pour se reposer et me regarda droit dans les yeux, pendant un long moment. Il semblait à la fois me dévisager et être perdu dans ses souvenirs. Un sourire nostalgique flottait sur ses lèvres fines.

- Est-ce que ça va ? demandai-je timidement, craignant de troubler ses pensées
- Oui, c'est juste que... tu me rappelles de vieux amis à moi. Il nous arrivait souvent de faire ce genre d'enquêtes.
- Quel genre ? Magiques ?
- Non, le genre qui implique de se faufiler la nuit dans les jardins de gens honnêtes, de commander des boissons bizarres dans des pubs inconnus et de fuir le grabuge par des portes dérobées.

Son sourire était maintenant franc et joyeux. Il me fit un clin d'œil, et repartit de plus belle dans ses explications.

- Nous connaissons aussi le sortilège qui a été lancé. Il s'appelle Piertotum Locomotor, c'est un sort très avancé qui permet de mettre en mouvement un objet, en général à forme humaine comme une figurine ou un vêtement. Il est possible de le lancer sur des objets plus gros mais il faut beaucoup de puissance pour ça. Je ne pense pas qu'un sorcier mineur puisse le réaliser, mais il nous arrive d'être surpris...

- Oh, ça me fait penser ! Quand je suis allé chez la victime, son père m'a montré une empreinte de pied dans le jardin. C'était juste avant que je... que tu...

Je rougis en repensant à la scène, et à ma réaction.

- Il n'y a pas de quoi être gêné. Je me doute que tu as du prendre peur, me rassura Remus qui lui-même paraissait mal à l'aise. Tu sais, je trouve que tu le prends même plutôt bien. Chez les sorciers, mon "petit problème de fourrure" est généralement très mal vu, la plupart refusent de seulement m'adresser la parole dès qu'ils sont au courant.
- Oh, depuis que j'enquête avec Sherlock, j'ai appris à ne pas me fier aux apparences : les monstres sont rarement ceux que l'on croit. J'avoue que j'ai cru un moment que tu étais le coupable, et ça m'avait fait oublier cette histoire de trace de pied dans la boue. Maintenant que j'y repense, c'était une trace petite, je dirais celle d'un enfant ou d'une jeune femme, un pied nu. Mais l'empreinte était si profonde que la personne aurait dû porter un poids beaucoup trop lourd pour elle, ce n'est pas logique.
- Au contraire. On dirait bien qu'on a affaire à un jeune sorcier très doué - ou une jeune sorcière, d'ailleurs. L'une de mes élèves cette année est remarquable, mais je ne la vois pas vraiment assassiner quelqu'un en se servant d'une statue.
- Une statue ?
- C'est vraisemblablement ce qui s'est passé, un sortilège de Piertotum Locomotor d'une grande puissance. Il peut être utilisé pour déplacer, ou plutôt faire se déplacer une statue, et la faire attaquer qui on souhaite.

Son air concentré ne prêtait pas à la plaisanterie, aussi je tus les remarques qui me venaient sur le caractère vraisemblable de l'affaire.

- Mais quel enfant serait aussi cruel ? objectai-je, pensant à Rosie.

Puis j'imaginai Mary jeune, apprenant qu'un homme l'avait trahie. Qu'aurait-elle fait, si elle avait eu des pouvoirs magiques ? Sans doute quelque chose

dans ce goût-là. Un frisson passa dans mon dos à cette pensée : qu'étais-je justement en train de faire avec cet homme ? Je sentais bien que le surnaturel seul ne m'attirait pas ici, et que quelque chose s'était éveillé en moi à la vue de la bête sous la lune. Quelque chose qui, sous le regard rieur et apaisant de Remus, ne faisait que grandir.

– Tu as bien de la chance de ne pas connaître cette cruauté, dit-il tristement.

Je compris à demi-mot que ce qu'il m'avait dit du traitement des loups-garous dans le monde des sorciers était bien réel. Quelle terrible malédiction pour un homme si doux ! Je me rappelais mon retour en Angleterre, après l'Afghanistan : moi aussi, alors, je traînais cette part d'obscurité et de violence, invisible au reste du monde mais qui pouvait se réveiller à n'importe quel moment. Je connaissais cette souffrance et le rejet qu'elle pouvait engendrer. Mais j'avais eu la chance de rencontrer Sherlock. Lui paraissait si seul, même parmi les siens. J'avais envie de le protéger, et je craignais et désirais à la fois que la bête surgisse à nouveau de lui.

## Chapitre 4

Nous nous arrê tâmes à la terrasse d'un glacier. Bien qu'aucun chauffage ne fût visible, les tables dehors baignaient dans une agréable chaleur, et nous nous détendîmes un peu.

- Bonjour Florian, nous prendrons deux chocolats chauds s'il te plaît, commanda mon nouvel ami quand le serveur s'approcha.
- Bien sûr Remus, je t'amène ça. Tout va bien ? demanda l'homme affable en me jetant un regard en coin.
- Très bien, ne t'en fais pas. Je suis en mission spéciale pour Dumbledore encore quelques jours.
- Dans ce cas..., répondit Florian en repartant préparer nos boissons.
- Bien, récapitulai-je, nous savons que le meurtre de Peyrehorade est magique, qu'il a été commis par un élève de ton école, mineur mais puissant, qui a enchanté une statue pour... pour quoi donc au juste ? Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés, sans mobile.

Dans ces moments, je regrettais la rapidité de déduction de Sherlock.

- Il y a un moyen de connaître qui a enchanté un objet, tant que ce n'est pas trop ancien. La magie laisse des traces sur ce qu'elle touche. Mais pour cela, il faut que nous trouvions la statue.
- Ah ça, j'ai une idée d'où la trouver ! m'exclamai-je. Je suis passé plusieurs fois devant cette école d'art, juste à côté de la maison de la victime. Ils ont un département de sculpture, nous pourrions aller y faire un tour.

Remus posa sa main sur la mienne, qui était posée là, au milieu de la table.

- Mon cher John, c'est une véritable chance que le destin t'ait mis sur mon chemin ! Il me semble que nous ayons la meilleure piste qui soit...

Sa main, toujours si chaleureuse, pressa plusieurs fois la mienne pour appuyer son enthousiasme et chaque fois, une légère décharge électrique parcourait mon bras



jusqu'à ma poitrine. Était-ce de la magie ? M'avait-il, d'une façon ou d'une autre, ensorcelé ? Je n'arrivais plus à détacher mon regard de ces yeux pétillants de malice. La douceur de l'instant s'évapora quand nos deux chocolats furent posés sur la table, un peu trop vivement. La main de Lupin quitta la mienne, comme s'il était gêné. Sur mes phalanges, les traces de sa sueur refroidissaient si vite que j'en eu un frisson. Le serveur se pencha vers mon ami et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Remus perdit alors toute sa bonne humeur.

- Ne t'inquiète pas. Je ne compte pas m'éterniser.
- J'espère bien. Tu sais que ce n'est pas le moment. Je dis ça pour toi aussi, tu sais...

Sur ces paroles étranges, le serveur leva les yeux vers le ciel, qui commençait à s'assombrir, et je compris. La nuit était proche, le loup était à l'affût. Cette personne connaissait bien mon nouvel ami et comme de raison, le loup lui faisait peur.

- Nous pourrons continuer notre enquête demain, Remus, m'empressais-je de lui dire.

Il acquiesça, visiblement reconnaissant de ne pas avoir à m'expliquer la situation. L'idée de partir, maintenant que j'avais appris toutes ces choses, de quitter ce monde de magie, de le quitter lui... je ne le supportais pas. Il fallait que je trouve un moyen de rester à ses côtés. Je ne pouvais pas le laisser seul dans ce monde où personne d'autre que moi ne voulait de lui. Alors que nous buvions nos chocolats chauds en silence, j'eus soudain une idée.

- Remus, tu sais j'ai... euh... J'ai une cave, plutôt... confortable.
- John ?
- Je veux dire, Sherlock s'en est servi un certain nombre de fois pour enfermer des criminels et une fois aussi pour... un gorille. Je t'expliquerai. Bref, en attendant il a fait renforcer la porte – sans me prévenir, bien entendu – et du coup ça en fait un endroit plutôt sûr si tu veux te... Enfin si tu as besoin... Si tu penses que ça peut éviter de mettre des gens en danger. Je ne veux pas

dire que tu es dangereux, hein, mais si ça peut t'éviter d'avoir à rentrer chez toi en urgence pour te... Tu es le bienvenu.

Lupin esquissa un petit sourire.

- Vu l'heure qu'il est, c'est une très bonne idée. Merci. Mais ça ne risque pas de déranger ta femme ?

Devant mon air confus, il indiqua d'un geste de la tête ma main gauche, sur laquelle on pouvait toujours voir mon alliance. Pendant un instant, je me sentis un peu bête.

- Oh non, je... la garde par habitude. Mary est... décédée. Je vis seul, avec notre petite fille. Tu ne dérangeras personne, ne t'inquiète pas.
- Je suis désolé, John... ça doit être tellement difficile.

Il attrapa ma main et la serra très fort. D'ordinaire, la compassion m'agace. Je n'en ai pas besoin. Mais peut-être était-ce parce que je savais que lui aussi avait traversé des difficultés ? En tout cas, sa sollicitude me toucha.

- Nous devrions y aller, Remus. Je te raconterai ce qu'il s'est passé en chemin.

Sa main ne quitta pas la mienne jusqu'à ce que le serveur revienne et qu'il faille régler. Quelque chose en moi ne voulait plus qu'il la lâche. Plus jamais.

Le trajet jusque chez moi sembla bien court. Remus en profita à son tour pour me poser plein de questions sur ma vie, sur les objets de mon quotidien qui lui semblaient aussi étranges que tous les objets magiques que j'avais pu voir dans son monde. C'était rafraîchissant de l'observer s'émerveiller du fonctionnement du métro et des escalators. J'avais un peu l'impression, moi aussi, de montrer mes superpouvoirs à mon nouveau compagnon. Notre discussion était devenue de plus en plus intime. Arrivés dans ma rue, à quelques pas de ma maison, je lui avais tout raconté : ma rencontre avec Sherlock, le sacrifice de Mary. Plus d'une fois, j'avais senti son bras frôler le mien, son épaule contre mon épaule, comme s'il cherchait à me montrer son soutien. Il était devenu très silencieux. Pas difficile de deviner pourquoi,

car la nuit était presque tombée et la lune allait bientôt se montrer. Je pressai le pas pour lui montrer l'entrée de ma demeure.

- C'est ici. Si tu veux bien te donner la peine d'entrer, je te laisse quelques minutes le temps d'aller relever la nounou de ses fonctions, et on t'installera confortablement.

Il entra sans rien dire, et je me dépêchai de retrouver Claire, la nounou, qui finissait de laver le biberon de Rosie. Elle me fit un grand sourire, ce qui, il faut bien l'avouer, n'est pas commun.

- Quelque chose à me dire, Claire ? La journée s'est particulièrement bien passée pour vous ?
- Ma journée se passe toujours bien avec votre amour de petite fille.
- Bien. Bien. Vous voulez rentrer chez vous, je suppose ?
- Vous ne me présentez pas à votre nouvel ami ? C'est la première fois que je vous vois entrer ici accompagné de quelqu'un d'autre que ce goujat de Sherlock.
- Je ne peux pas vous contredire. C'est une... connaissance. Pour le travail. Nous allons travailler tard, j'ai préféré rentrer pour pouvoir passer un peu de temps avec Rosie.
- Il a l'air gentil.
- Il l'est. Je vous laisse prendre le chemin du retour avant qu'il fasse nuit ?
- Je m'en vais. Passez une bonne soirée, John. Vous aussi, vous méritez quelqu'un de gentil dans votre vie.

Déstabilisé par sa remarque, je ne pris pas vraiment le temps ni de lui dire au revoir, ni de lui demander à quelle heure elle avait couché ma fille. Je me contentai de la suivre jusqu'à la porte et de la refermer. Bon. Il allait désormais falloir m'organiser pour faire coucher un loup-garou dans mon sous-sol sans réveiller la petite. Qui, à tendre bien l'oreille, n'avait pas l'air de dormir puisque je l'entendais gazouiller à l'étage. Je montai les escaliers quatre à quatre avant d'entrer dans la chambre où

Remus se tenait, Rosie dans les bras, en train de jouer avec le col de sa chemise. Le tableau était particulièrement attendrissant.

- Ne la laisse surtout pas attraper tes cheveux, elle a une poigne de fer, tu ne les récupèreras jamais.
- Oh, d'ici une petite heure, ça ne se verra même plus, répondit-il en gloussant.
- Elle t'aime bien, on dirait.
- On s'entend bien, en effet.
- Elle n'a pas l'habitude de voir des étrangers, alors je suis un peu étonné...
- Petite Rosie, je crois que ton papa est très jaloux. Il a passé toute une journée sans toi dans un monde complètement fou, et je crois qu'il a vraiment besoin de te faire un gros câlin.

Goguenard, il me tendit le bébé avant d'aller s'asseoir sur le fauteuil, m'indiquant que je pouvais prendre tout le temps que je voulais pour la coucher. La pauvre enfant ne resta de toute manière pas éveillée très longtemps ; je la couchai, la bordai, et fit signe à Remus de me suivre sans faire de bruit en dehors de la chambre.

- Je ne veux pas te presser, chuchota-t-il, mais il est tard. Où est cette cave tout confort dont tu me parlais tout à l'heure ?
- Ah oui, un vrai palace tu verras.
- Ce sera toujours mieux que de devoir me planquer dans une allée sombre.
- Pas si sombre que ça, pensais-je, le souvenir de sa peau nue brillant sous la lune me revenant.

Mal à l'aise, je me dépêchai de le conduire au sous-sol, aménagé en prison de luxe par mon vieil ami. Remus examina la porte blindée et les lieux, et sembla très satisfait.

- Mon cher John Watson, si tu m'habitues à ce genre de traitement, je pourrais m'habituer à venir ici très régulièrement.
- La maison est grande. Un peu vide. Tu seras toujours le bienvenu.
- J'imagine que depuis le départ de Mary...

- C'est difficile. J'ai toujours l'impression qu'elle va se trouver derrière la porte, sur le fauteuil, à côté de la cheminée...

Ému, Remus s'approcha de moi et me serra dans ses bras. Sa chaleur réconfortante me fit un instant prendre conscience de la solitude dans laquelle je me trouvais. Surtout, cette chaleur me faisait du bien. Ses bras semblaient alléger ma tristesse ; ses jambes, ancrées dans le sol, m'offraient un point d'appui ; son torse était rempli d'amour. L'étreinte ne dura qu'un bref moment, Remus sachant parfaitement, comme tout britannique qui se respecte, jauger le moment où un geste d'affection, aussi bien intentionné soit-il, devient maladresse. J'avais envie de le remercier pour ça et pour tout le reste. J'avais envie que l'instant ne s'arrête jamais.

Il me fit promettre de bien fermer la porte derrière lui, et de ne l'ouvrir qu'au petit matin. J'avais quitté la pièce après un dernier coup d'œil à mon nouvel ami, qui enlevait ses vêtements et les pliait pour les poser sur une chaise. Je pouvais voir sa fascinante cicatrice depuis l'entrée de la cave. Je montais alors dans ma chambre, mais il me fut impossible de m'endormir. La magie. Remus. Toutes ces possibilités qui s'ouvraient devant moi. Est-ce que j'étais capable de faire de la magie ? Comment était-il possible que nos deux mondes aient évolué en parallèle en ayant si peu d'influence l'un sur l'autre ? Sherlock n'allait pas me croire et pourtant ça changeait la donne. Combien de crimes pourraient être résolus par notre duo de choc avec ces nouvelles informations ? Remus se joindrait-il à nous pour nous aider avec les aspects magiques de nos enquêtes ? Une petite partie de moi se disait que si Remus rencontrait Sherlock, il serait comme tout le monde, fasciné par son intellect, sa personnalité. Qu'il ne resterait rien pour moi. Malgré moi, cela me mit en colère. De quel droit cet insensible égoïste – avec tout le bien que je pensais de mon meilleur ami – allait-il me voler cette relation qui n'appartenait qu'à moi ? En une petite journée passée en sa compagnie, Remus avait fait preuve de plus d'amitié, de compassion, de gentillesse et de douceur que mon ami en toute une vie. Peut-être que cette petite curieuse de baby-sitter avait raison. Peut-être que j'avais aussi besoin de quelqu'un de gentil dans ma vie. De gentil, de doux, de... Mes pensées s'attardèrent sur le monstre qui devait actuellement rôder dans mon sous-sol. Je n'arrivais pas à me faire à l'idée que cet

homme si bon pouvait cacher un terrifiant loup. J'étais tellement agité que quelques pas jusqu'à la porte de la cave, pour m'assurer que tout allait bien pour mon invité, me semblèrent une bonne idée.

Il avait l'air plutôt calme pour un loup-garou une nuit de pleine lune. J'entendais à travers l'épaisse porte des petits gémissements et il me vint à l'esprit que mon ami souffrait peut-être. Sans y réfléchir, j'allais chercher mon arme. J'entrouvris la porte pour regarder discrètement quels mystères se déroulaient dans mon sous-sol. Je le vis. Ce n'était plus tout à fait Lupin. Le loup était aussi fin et sec que lui, aussi fort. J'étais fasciné par sa musculature, tendue sous cette fourrure argentée. J'avais envie d'approcher, de plonger mes doigts dans cette toison qui semblait si douce, mais avant que je puisse faire quoi que ce soit, le loup me fixa du regard. Derrière ses yeux, il n'y avait aucune douceur, seulement une animalité, une violence, une soif de quelque chose qui me fit frémir. Je refermais la porte d'un geste vif et restais là, assis, bien conscient que de l'autre côté de la porte, Remus attendait.

## **Chapitre 5**

C'est la nuque complètement endolorie que je me réveillai au petit matin, avant même les premiers rayons du soleil, recroquevillé contre la porte de la cave. Au moins, cette fois-ci, ce n'était pas parce que je m'étais enivré que je me réveillais dans cet état. J'espérais que mon invité avait passé une nuit plus confortable que la mienne. Je me levai et réalisai que la nuit était presque terminée, la torture que subissait ce pauvre Remus arrivait également à sa fin. Peut-être aurait-il envie de manger quelque chose. Peut-être aurait-il froid. Je m'empressai d'aller à la cuisine pour préparer un bon petit déjeuner. « Watson, Bed & Breakfast. » Ma petite blague me fit bien rire, il fallait que je la tente devant Remus. Je fis un petit détour par la chambre de Rosie – qui, elle, finissait une nuit bien calme, visiblement – pour attraper une couverture chaude. Ce fut non sans un certain sens du défi que j'ouvris la porte, mon plateau et ma couverture entre les bras, dès que le premier rayon de soleil apparut. Remus dormait à même le sol, nu.

L'odeur de la pièce était animale, puissante mais étrangement agréable. Je posai mon plateau sur la chaise le plus doucement possible, et entourai Remus de la couverture. Il dormait profondément, et je voyais chaque respiration soulever sa poitrine, ses épaules, et faire frémir ses lèvres. Je passai ma main dans son dos pour le réveiller. Encore à moitié endormi, il fit un geste pour se rapprocher de moi, comme pour venir se loger dans mes bras. Puis il ouvrit les yeux et se redressa à moitié, attrapant la couverture qui glissait. Il avait l'air effrayé.

- C'est moi, John, dis-je pour le rassurer. Je t'ai apporté le petit-déjeuner si tu as faim. Watson, Bed & Breakfast !
- Je n'ai plus l'habitude d'avoir quelqu'un à mes côtés après une nuit de transformation, répondit-il comme pour s'excuser. Ou même après une nuit normale.

Il semblait avoir repris du poil de la bête. Nouant la couverture autour de sa taille, il s'avança vers le plateau et mordit à pleines dents dans une tartine.

- Merchi, je devrais faire cha chez moi. Il s'essuya le menton. Je veux dire, je devrais me préparer un repas à l'avance pour après. J'ai toujours une faim de... enfin j'ai toujours envie de manger, quoi. C'est très gentil d'y avoir pensé.

Je restais stupidement debout, le regardant reprendre des forces à vue d'œil, cherchant dans les quelques poils qui parsemaient son torse un souvenir de la toison argentée de la veille. Mon regard ne semblait pas le déranger, il se promenait librement vêtu de ma seule couverture, le temps d'engloutir ses tartines. J'eus le loisir d'observer la vilaine cicatrice qui parcourait son cou : mon intuition me disait que c'était cette blessure le point d'origine de ses transformations. Elle semblait à la fois vieille et pourtant encore saillante. En tant que médecin, j'étais plutôt impressionné car il aurait probablement dû en mourir. Il avait dû falloir une sacré force de caractère – et probablement un peu de magie – pour survivre à cette terrible blessure. Remus remarqua finalement mon regard insistant.

- C'est la cicatrice qui... enfin, c'est comme ça que je suis devenu un loup-garou. Ça fait longtemps, mais c'est toujours plutôt sensible.

Il détourna la tête, probablement un peu surpris d'avoir parlé de ce sujet délicat aussi facilement.

- Elle te fait toujours mal, après tout ce temps ?
- Toujours. C'est pire quand la transformation est proche.
- Je peux, hum, l'examiner ?
- Je t'en prie.

Je passai doucement mes doigts sur la boursouffure. La peau était brûlante sur toute la longueur de la cicatrice et je sentais comme de petites décharges d'électricité à son contact. Je frissonnais. Il soupira. Je n'osais plus bouger, de peur de le faire souffrir. Il émit un léger grognement bestial et pendant quelques secondes, j'eus peur de le voir se transformer à nouveau. Son souffle s'accéléra. Il attrapa mon poignet brusquement pour écarter ma main de sa peau. Nous restâmes longtemps ainsi, figés, nos souffles à l'unisson, incapables de se regarder, incapables de bouger, indécis. Tout



mon corps était tendu. Je n'avais plus les idées claires et je ne sais pas lequel d'entre nous bougea le premier, mais soudain, nos doigts étaient entrelacés, nos corps si proches qu'ils se frôlaient. L'odeur de Remus emplissait mes narines, âcre, suave. Je ne pus empêcher mon visage d'approcher la source de cette odeur si enivrante. Le bout de mon nez toucha son épaule. Il grogna de nouveau. Entre la bête et l'homme, je n'aurais su faire la différence – y en avait-il encore ? Était-ce la bête dont la respiration réchauffait mon cou et mon oreille ? Était-ce l'homme qui me serrait ainsi contre lui ? Je ne savais plus vraiment où se trouvait la limite de mon propre corps, dans cette étrange étreinte, ni quels mains étaient les miennes, ni si la bête m'avait infecté de sa magie infernale. Le charme se rompit soudain ; Rosie s'était réveillée et réclamait ma présence à grands cris. Comme tirés d'un rêve confus, nous nous séparâmes, gauches, embarrassés. La couverture glissa, et ce n'est qu'en la rattrapant que Remus parut prendre conscience de sa presque nudité. Il me demanda dans un doux grognement où il pourrait se changer. Je le conduisis sans un regard à la salle de bain où j'avais laissé une tenue propre à son intention, et j'allai chercher Rosie pour lui donner son biberon.

Quand il revint, savonné, rasé de près, vêtu d'anciens habits à moi dans lesquels je ne rentrais plus mais qui lui allaient comme gant, c'était un homme neuf. Il esquissa un sourire timide que je ne pus m'empêcher de lui rendre. Il était inutile de s'étendre sur ce qui s'était passé dans cette cave. Un égarement. La fatigue.

– Quand partons-nous mener la suite de notre enquête, mon cher Watson ?

Sa voix ne laissait pas l'ombre d'un doute. Il ne s'était rien passé. J'étais soulagé -bien qu'un peu déçu, je dois me l'avouer.

– J'ai appelé Claire quand tu te changeais. Dès qu'elle sera là, nous pourrons nous rendre à la St Martin's School of Arts pour analyser les statues.

– Parfait !

Il avait l'air de particulièrement bonne humeur et en bien meilleure forme que je ne l'avais vu jusque-là.

- Pour ce qui est de... d'identifier la statue. La magie, je veux dire. Tu as ce qu'il faut ? Est-ce que vous utilisez des potions, est-ce qu'on a besoin d'aller faire des courses ?
- Un simple sortilège suffira, je pense.

Un simple sortilège. Un « simple » sortilège. J'avais beau avoir vu des choses durant la folle journée de la veille, cette réponse restait un peu frustrante. Je brûlais d'envie de lui poser mille questions sur le sujet, pourtant, je restai silencieux jusqu'à l'arrivée de la nounou. Cette dernière fit irruption dans le calme un peu pesant de la maison, babilla quelques secondes avec ma fille, salua poliment Remus et se retourna vers moi sans discrétion aucune, pour me gratifier d'un grossier clin d'œil. Elle qui d'ordinaire souriait à peine. Je crus lire sur ses lèvres un « bien joué » tout à fait hors de propos.

- Allez, je suis là, filez à vos aventures, les garçons ! Et n'oubliez pas de sortir couverts !

Pour changer, sa perspicacité m'avait cloué le bec. J'allais bien finir par devoir la présenter un peu mieux à Sherlock, ils étaient destinés à bien s'entendre, ces deux-là. Pendant que Remus pouffait de rire, sans doute un peu gêné, j'agitai mon parapluie.

- Merci, Claire. En bon londonien, je ne sors jamais sans mon parapluie.

Elle éclata de rire et me gratifia d'un nouveau clin d'œil outrageux. C'était plutôt déroutant de la voir de si bonne humeur.

- Allez Rosie, on dit bonne journée à papa et au gentil copain de papa, et on va jouer dans le salon !

Il était temps de filer. Je n'avais pas très envie de continuer cette joute verbale pour laquelle je partais déjà perdant.

Il n'était pas tard quand nous arrivâmes devant l'entrée de la St Martin's School of Arts. Certains élèves passèrent la porte en courant, leur carton à dessin sous le bras, alors que la cloche sonnait. Il nous fut somme toute assez facile de profiter de la

confusion de ce début de journée pour entrer dans l'établissement scolaire. Remus paraissait très à son aise (« Regarde simplement tout ce qui est plus jeune que toi de haut, et tout le monde te prendra pour le nouveau professeur. ») et nous suivîmes simplement les pancartes menant au département de sculpture. À côté d'une salle résonnant de coups de burins – il semblait que les élèves avaient attaqué la sculpture sur marbre – nous trouvâmes une longue galerie où étaient disposées de nombreuses statues, toutes recouvertes par de grands draps. Des panneaux manuscrits jetés çà et là nous apprirent qu'elles composeraient bientôt l'exposition pour les journées portes ouvertes du département, dans un mois. Jetant un œil sous les couvertures, je cherchais à deviner ce que représentaient les différentes œuvres, quand je l'aperçus soudain : le petit pied dont j'avais trouvé l'empreinte dans le jardin au clair de lune. Il était encore couvert de boue, et il avait laissé au sol des traces terreuses qui se confondaient presque, si longtemps après, avec la poussière charriée par les préparatifs. J'appelai Remus tout en tirant le drap. Nous découvriâmes ensemble la statue meurtrière.

C'était une grande statue de bronze, aussi haute que nous, qui représentait une femme d'une extraordinaire beauté, peut-être une Vénus car elle était faite à la mode antique. Une main tenait un tissu drapé autour de ses hanches, et l'autre cachait, tout en la soulignant, sa petite poitrine. Le visage surtout était frappant : ses yeux avaient été incrustés d'argent pour les faire ressortir, et sa bouche était tordue en un cruel sourire. Elle semblait dédaigner d'avance tous ceux qui ne manqueraient pas de l'admirer, quand ils poseraient les yeux sur elle. Son expression et ses yeux brillants donnaient presque l'illusion qu'elle était vivante : je n'avais aucun mal à l'imaginer sortir de l'école et aller punir un amant imprudent. Sur son socle se trouvait une inscription que Remus traduisit ainsi : « Prends garde si elle t'aime. » Cette statue me donnait la chair de poule.

– Eh bien, voyons quel mal elle a pu faire, et à quel amant, dit Remus.

Je remarquai qu'il évitait soigneusement, en sortant sa baguette d'une poche intérieure, et le regard de la statue, et le mien.

- *Specialis Revelio*, incanta-t-il en frappant brièvement le bras de la statue de sa baguette.

La statue se mit à vibrer et émit une étrange lumière bleue. Puis, telle un fantôme, la lumière se détacha de la statue et se mit à bouger, comme si un film se déroulait à l'envers. L'écho de la statue traversa un jardin fantomatique, monta un escalier spectral à reculons, et soudain, elle se trouvait à califourchon sur l'image du jeune de Peyrehorade et enserrait son torse de toute sa force monstrueuse. Puis l'apparition le laissa endormi dans son lit, redescendit l'escalier et revint près de son point d'origine, observer l'ombre d'une jeune femme qui pouvait avoir seize ou dix-sept ans. De grandes lunettes rondes, un pinceau emmêlé dans ses cheveux bouclés, elle était l'image parfaite de l'étudiante en arts plastiques, mais un masque de colère froide figeait son visage qui aurait pu être angélique. L'étudiante donnait ses ordres à la statue d'un air inflexible, sa baguette magique tendue en direction de la maison de la victime. Enfin, la vision regagna sa coquille, et la statue s'éteignit. C'était fini. En un coup de baguette magique, littéralement, nous avons été témoins du crime, et nous avons vu la coupable assez clairement pour la reconnaître à coup sûr.

Nous eûmes à peine le temps de remettre le drap en place avant que la sonnerie des cours ne jette dans les couloirs des dizaines d'élèves et leurs professeurs. Il était trop risqué pour nous de rester plus longtemps au milieu, et vain de croire que nous trouverions la jeune sorcière cachée parmi les élèves, quand elle avait toutes les chances d'être dans une salle de classe la plupart du temps. Nous sortîmes avec les quelques élèves qui parlaient en pause, et je tournai dans la première perpendiculaire qui se présenta.

- Bien, au moins nous sommes fixés, dis-je un peu bêtement.
- Tu sais bien que nous ne pourrons pas enquêter efficacement avant les portes ouvertes. C'est la meilleure occasion pour retrouver cette jeune femme : elle viendra probablement revoir la statue, si ce n'est pas elle qui l'a créée au départ. Nous ne pouvons pas la rater.

- Après tout ce que j’ai découvert, le progrès que nous avons fait, je trouve ça tellement frustrant de devoir attendre encore, je...

Je m’arrêtai en lisant dans le regard de Remus une autre signification à mes paroles. Nous détournâmes le regard. Aucun de nous ne semblait savoir quoi faire de ce qui s’était passé ce matin dans la cave.

- Je dois rentrer. Me reposer, lança Remus, les yeux fixés sur le pied du mur derrière moi.
- Oui, je n’ai pas beaucoup dormi non plus.

Il leva les yeux vers moi et, avec un sourire triste, posa sa main sur ma joue. Puis il tourna les talons, les pans de son long manteau volant derrière lui et un instant plus tard, il était parti.

## Chapitre 6

- Arrête de gigoter, Rosie ! Si tu n'es pas coopérative, comment veux-tu que je change ta couche ?! Nous allons passer un accord, jeune fille : tu ne bouges plus afin de faciliter ce désagréable moment pour nous deux et quand tu auras ton premier petit copain, je ne dirai rien à ton père.
- Ne fais pas de chantage à ma fille, Sherlock !
- Ce n'est pas du chantage mais de la négociation. Et j'aurais très bien pu faire chauffer le biberon. Tu sais que je suis globalement plus doué avec la chimie. Le lait est à la fois une suspension, une émulsion et une solution, ce qui en fait un liquide complexe, mais il est finalement assez simple à faire chauffer.

Je ne m'embarassai pas à lui répondre. Sherlock était passé à la maison pour avoir des nouvelles de l'affaire – pour avoir des nouvelles, tout simplement – et je ne savais pas trop quoi lui dire. Du coup, j'avais prétexté qu'il fallait changer la couche de ma fille pendant que je préparais son biberon, en espérant que ça le ferait fuir. Je ne m'attendais certainement pas à ce que Sherlock s'exécute sans ronchonner. Pour une fois qu'il semblait prêt à ne pas se comporter comme un crétin insensible, il avait mal choisi son moment : aujourd'hui avait lieu la journée portes ouvertes et puisque toutes mes recherches avaient été infructueuses jusqu'ici, je comptais m'y rendre et j'espérais bien y croiser notre meurtrière... et peut-être aussi Remus. Ces dernières semaines, j'avais essayé en vain de trouver la jeune fille entrevue grâce au sort que Lupin avait jeté sur la statue. Elle n'était pas inscrite dans les registres officiels de l'école, ce qui, d'après le secrétaire, indiquait qu'elle n'était pas une étudiante régulière, mais qu'elle avait probablement fait un ou plusieurs stages. Ce qui semblait logique : la jeune sorcière était probablement scolarisée à Poudlard, et se rendait à ces stages dans une école moldue durant son temps libre. Malheureusement, les inscriptions aux stages étaient un peu trop aléatoires et mal renseignées pour que je puisse retrouver ne serait-ce que son nom. Mais tous les élèves étaient invités à exposer lors des portes ouvertes. J'avais donc des chances de l'identifier ! Enfin, ça, c'était seulement si Remus n'était pas parvenu à faire avancer l'enquête de son côté. Il ne m'avait pas contacté depuis que nous nous étions séparés. Je ne savais donc pas s'il avait pu l'identifier

parmi ses élèves, ou même s'il l'avait faite arrêter. J'osais espérer que si ç'avait été le cas, il aurait pris la peine de me prévenir. Il savait où j'habitais et surtout, j'avais fait de la place autour de ma cheminée – puisqu'il m'avait expliqué que c'était le moyen de communication le plus pratique dans son monde. Aujourd'hui était le jour où j'allais enfin savoir qui était la tueuse ou si Remus m'avait rayé de sa vie.

– Quel est son nom ?

Sherlock se tenait dans la cuisine, tenant nonchalamment Rosie dans un bras. De temps en temps, il tentait de l'empêcher de jouer avec son écharpe, sans grand succès.

- Je n'ai pas son nom, mais j'ai des pistes.
- Non, pas le tueur. La personne avec laquelle tu enquêtes. La probablement jolie et gentille jeune femme que tu retrouves aujourd'hui.

Toujours aussi perspicace. Presque. Je ne pus m'empêcher de rire.

- Il n'y a pas de jeune femme, Sherlock.
- John, ça ne sert à rien d'essayer de me cacher quelque chose, tu en as conscience ? Tu n'as pas porté cette chemise depuis...
- Et alors ? J'aime bien cette chemise.
- Et tu aimes bien la personne que tu vas retrouver dans quelques heures. Que tu as rencontré pendant ton enquête, qui ne t'as pas donné de nouvelles depuis que vous avez trouvé une piste, ce qui explique que tu te morfondes au point de ne plus passer à Baker Street.
- Ça ne te regarde pas, Sherlock.
- Tout me regarde, tu es sur une de mes enquêtes, c'est évidemment un crime passionnel et te connaissant, tu es tombé amoureux de la tueuse.
- Ce n'est pas ce que tu crois. Remus est juste un ami.

Un ami auquel je pensais à longueur de journée, que j'avais l'impression de voir dès que je voyais un long manteau dans la rue et qui me manquait. Certes.

Le silence de Sherlock était éloquent. J'en profitai pour changer de sujet.

- Rosie, papa part enquêter, il te laisse toute seule avec tonton Sherlock, occupe-toi bien de lui. Sherlock, tu l'embarques à Baker Street? Je passe la chercher et je te raconterai tout ça.
- Très bien.
- Ça va Sherlock ?
- Ce n'est pas ça qui va calmer les rumeurs à notre sujet.
- Sherlock !
- Juste pour te prévenir. C'est toi que ça dérange.

Je soupirai. Pas la peine de répondre. J'allai chercher mon manteau et filai sans plus qu'un simple « à plus tard, vous deux ! »

À la St Martin's School of Art, l'affluence n'était pas à son comble, mais de nombreux étudiants, leurs familles et leurs amis déambulaient dans la galerie du département de sculpture. À côté de chaque sculpture, son créateur se tenait prêt à répondre aux questions des visiteurs. J'aperçus bientôt de loin la Vénus de bronze, devant laquelle un petit groupe entretenait une conversation animée. J'y distinguais nettement une masse de cheveux noirs retenus par un pinceau : elle était bien là ! Je commençai à m'approcher pour attendre mon tour de lui parler quand mon bras fut tiré violemment sur le côté. Derrière une œuvre imposante composée de multiples alignements de pinces à linge et de clés à molette, Remus m'attira vers lui sans ménagement :

- Je savais que je te retrouverais ici, me dit-il avec un grand sourire.

Sans même y réfléchir, de joie, nos bouches bondirent l'une vers l'autre. Quand je pus reprendre ma respiration, je me dégageai de son étreinte un peu brusquement.



- Tu aurais au moins pu donner signe de vie. Avec tout ce que tu m’as dit sur tes problèmes avec les autres sorciers, j’avais peur qu’il te soit arrivé quelque chose.

Il parut sincèrement surpris que je me sois inquiété à son sujet pendant ces deux semaines.

- J’ai dû retourner à Poudlard, ils ont eu des problèmes avec un des systèmes de défense du château, tous les professeurs ont été mobilisés. Et de toute manière, nous avons rendez-vous aujourd’hui, non ?
- Oui, un rendez-vous, ou ce qui nous en tient lieu.

Malgré moi, je souriais à cette idée. Nous décidâmes qu’il était trop risqué que Remus s’approche de la jeune fille, qui aurait pu le reconnaître : même s’il n’avait pas trouvé sa trace à Poudlard, le monde magique était petit. Nous entrâmes dans une salle de classe encombrée de blocs de marbre à peine entamés, attendant de futurs élèves.

- Il faut que tu me l’amènes seule, souffla Remus. Dès qu’elle sera entrée dans la salle, je pourrai la maîtriser, mais fais attention à ne pas éveiller ses soupçons. Regarde bien ses mains, si elles sont sous un pan de sa veste ou dans une manche, c’est peut-être qu’elle se prépare à attaquer.

Lui-même se glissa derrière un bloc et sortit sa baguette. Je retournai dans la galerie en ébouriffant mes cheveux, pour tenter de me donner un air artiste. Quand je pus enfin m’approcher de la jeune femme, je m’extasiai sans même avoir à mentir sur la beauté de la statue, et prétendis vouloir discuter d’un achat éventuel au calme. Ravie, la jeune femme me suivit sans discuter. À peine avais-je refermé la porte que Remus surgit de sa cachette en s’exclamant :

- *Locomotor mortis !*

L’air surpris, la jeune femme bascula en arrière, les bras collés au corps et les

jambes raides. J'eus tout juste le temps de la rattraper avant que sa tête tape le sol. Remus murmura « *Muffliato* » et les bruits extérieurs s'estompèrent un peu.

– Ça devrait éviter qu'on nous entende, m'expliqua-t-il.

Puis il tapota de sa baguette le front de la jeune femme, dont le visage retrouva sa mobilité.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous prend ?

La panique fit ressortir le léger accent français de la demoiselle. Lupin me regarda droit dans les yeux, comme s'il venait de comprendre toute l'histoire. Son regard était intense, brillant.

– Vous venez de Beauxbâtons, n'est-ce pas ? demanda-t-il à la jeune artiste.

– Je... Oui... j'étais étudiante là-bas. Mais qu'est-ce que vous me voulez !?

Je ne savais pas ce qu'était Beauxbâtons (au hasard, une école de sorciers ?) et avouons-le, j'étais un peu perdu. Mais ça, j'en avais l'habitude. Je lui rétorquai :

– Vous savez très bien pourquoi nous sommes là.

Ce à quoi elle ne répondit pas, ou plutôt si, avec un regard de défi. Remus prit le relais :

– Puis-je vous demander votre nom ? demanda-t-il de son ton le plus doux.

Déstabilisée par cette soudaine gentillesse, elle ne put s'empêcher de répondre.

– Géraldine Dujardin.

Il lui sourit – quel sourire ! – un peu tristement.

– Ma pauvre Géraldine, dans quel pétrin vous êtes-vous fourrée ?

Le masque de dédain de la jeune criminelle commença à se craqueler.

– Je... ce n'est pas...

Son accent français avait pris le dessus. Soudain, tout me sembla évident. Je revis l'intérieur de la chambre de De Peyrehorade, les cadres de photos sur les murs, et plus spécifiquement, une photo prise devant le célèbre château de Chambord.

- Alphonse allait souvent en France pour les vacances. C'est là qu'il vous a rencontrée. Il ne se doutait pas que ce serait sa fin !
- Vous êtes tombée amoureuse et vous l'avez suivi ici, à Londres, dans l'espoir de vivre pleinement cette belle histoire, continua Remus, sa voix comme une caresse.
- Mais pour lui, vous n'étiez qu'un amour de vacances ! Il était promis à une autre... et il ne savait pas que vous étiez une sorcière, n'est-ce pas ?

Mon intervention, pour laquelle j'avais pris une voix accusatrice, laissa la jeune fille en pleurs. Entre deux sanglots, elle hoqueta :

- Si, justement. Quand il l'a appris, il m'a accusé d'être un monstre et de lui avoir caché ma vraie nature. Il n'a plus voulu me parler.
- Les histoires entre les moldus et les sorciers se terminent rarement bien... regretta Remus.

Il me regarda en silence, puis tourna à nouveau ses yeux vers Géraldine.

– Je suis désolé qu'il vous ait fait souffrir, ajouta-t-il.

La compassion de Remus toucha l'adolescente, qui cessa alors de pleurer et hocha tristement la tête. Cette même compassion me remua au point que j'aurais été capable de l'embrasser. Il me fallut quelques secondes pour me contenir et continuer cet interrogatoire bien étrange. J'enchainais, encore plus agressif :

- Quand vous avez appris qu'il s'était marié, vous avez vu rouge.
- IL N'AVAIT PAS LE DROIT ! IL M'A ABANDONNÉE !

J'étais bien content que le sort de Remus la retienne.

- Et vous, vous aviez le droit de le tuer, vous, peut-être ?!
- Je ne l'ai pas tué. J'étais chez moi ce soir-là. Vous pouvez demander à ma coloc.
- Vous vous croyez maligne, hein ? Pourtant je sais que vous avez envoûté la statue pour ne pas avoir à vous salir les mains !
- Mais tout le monde sait que je suis bien trop jeune pour maîtriser ce sort, répliqua-t-elle, dédaigneuse.

Remus semblait surpris de la violence avec laquelle je m'adressais à elle. J'attendis que Géraldine détourne le regard, comme une menteuse qu'elle était, pour mimer du bout des lèvres les mots « mauvais flic », et il dut se mordre la lèvre pour ne pas rire.

- Géraldine, dit-il, nous avons retrouvé la statue. Nous avons utilisé un Révélasort. Nous savons ce que tu as dû traverser, mais nous savons aussi que tu es coupable de cette mort.

La jeune tueuse ouvrit de grands yeux. Elle soupira.

- Et merde. J'étais en colère. J'ai pas pensé à tout. Bon vous allez faire quoi maintenant ?

Nous nous regardâmes.

- Il faut la livrer aux autorités !
- Nous devons la livrer aux autorités !

Remus me sourit tendrement. Je lui rendis son sourire. Avant de réaliser...

- Remus, de quelles autorités parles-tu ?
- Du Ministère de la Magie bien entendu. C'est un crime magique.
- Ah. Mon enquête ne sera jamais close officiellement si tu l'emmènes. Les parents d'Alphonse ne sauront jamais la vérité.

- Ne t'en fais pas, nous avons des gens qui s'occupent de ça. Nous pourrions inventer une histoire sans une once de magie...

Géraldine se racla la gorge.

- Ce serait classe de dire que j'ai construit un robot.

Remus se tourna vers elle, choqué. Elle leva les yeux au ciel.

- Ça va, c'est juste une idée...

Je haussai les épaules. Remus se mit à rire.

## Chapitre 7

Lupin avait appelé « les autorités », et pendant qu'il s'occupait de leur expliquer ce qui s'était passé, j'attendais, assis sur un banc dans le couloir. Dans l'école, la vie continuait son cours, comme si personne n'était mort, comme si la magie n'existait pas. Comme si l'heure de la séparation n'était pas venue. Une épine semblait transpercer ma poitrine à l'évocation de ce moment fatidique. Je voulais m'accrocher à lui, ne plus jamais le laisser partir. Cet homme qui n'était pas qu'un homme. Mon souffle se coupa lorsque je le vis passer la porte et marcher vers moi à pas de loups, les épaules légèrement voûtées, comme fatiguées par toutes ces émotions. Ses yeux se fixèrent dans ma direction et un léger sourire passa sur ses lèvres. Il se redressa immédiatement, semblant tout de suite plus jeune, prêt à partir à l'aventure. L'épine qui traversait mon corps bougea un peu, me transperçant d'une douleur aiguë. J'essayai à mon tour de lui sourire, mais la coopération de mon visage posait problème. Il s'assit à côté de moi sans un mot et, mal à l'aise, nous regardâmes le mur qui nous faisait face, comme s'il était seulement digne d'intérêt. L'odeur de Remus, cette odeur suave et animale, emplissait peu à peu mes narines, enivrante. Le bois peint du banc était frais sous ma main. Il vibra un peu lorsque Remus bougea. Ses longs doigts fins vinrent se presser contre les miens. À ce contact, tout mon corps s'électrifa. J'attrapais cette main et la serrai, toujours incapable de tourner mon visage vers le sien. Lupin gloussa doucement.

– Ce fut une drôle d'aventure, John.

Nos têtes pivotèrent, nos regards se croisèrent. Ses yeux pétillaient et j'eus l'impression que tout était possible, que nous pouvions franchir tous les obstacles.

– Mais toutes les bonnes choses ont une fin, n'est-ce pas Remus ?

Il soupira, mais son sourire ne quitta pas ses lèvres. Il resta silencieux, dévorant avidement mon visage du regard, comme pour l'immortaliser.

– Ou sinon, tu pourrais m'enseigner la magie. Je pourrais faire partie de ton monde.

- Tu es un peu grand pour apprendre la magie, John. Et je suis navré de te dire que, si tu n'as pas reçu ta lettre pour Poudlard quand tu étais petit...
- Je sais, je sais. Je disais juste ça comme ça. C'est frustrant. Connaître ce monde sans jamais en faire partie.
- C'est un monde dangereux.
- Le mien aussi.
- Au-delà de ce que tu peux imaginer. Je doute que tu veuilles que Rosie se retrouve mêlée à tout ça.
- Qui sait, peut-être recevra-t-elle sa lettre pour Poudlard ?

Il rit.

- Je serai ravi de l'avoir dans ma classe.
- Je viendrais te voir à la rentrée des classes.
- Je connais un endroit sympa pour aller boire des boissons bizarres.
- J'aime beaucoup cette idée.

La main de Remus était toujours emprisonnée dans la mienne. Il sembla hésiter un peu avant de s'en servir pour m'attirer à lui. Nos nez s'entrechoquèrent un peu fort, pourtant malgré la maladresse, nos bouches finirent par se trouver et se mêler. Ma main libre s'accrocha à ses cheveux, caressa son oreille, sa joue, son cou, cette cicatrice qui était toujours si chaude. Je n'avais pas peur du loup. Je savais que je l'avais apprivoisé.

Nos lèvres finirent par se séparer, à la fin d'une éternité. Il y avait toujours cette douceur dans les yeux de Remus mais plus de trace de cette animalité qui m'avait tant fait frémir. Il posa ses mains sur mes genoux, dans un geste apaisant.

- Tu sais, John, ce que j'ai dit à Géraldine vaut aussi pour nous. Nous appartenons à deux mondes différents et je ne suis pas certain que nous soyons capables d'affronter les dangers qu'ils renferment...
- On ne peut pas savoir tant qu'on n'a pas essayé.

Pendant quelques secondes, je fus un gamin devant le professeur Lupin qui jugeait ma candeur.

- Nos vies ne nous appartiennent pas vraiment, Watson. Tu as conscience que ton ami Sherlock ne s'en sortirait pas sans toi ? Tu as pensé à Rosie ? Moi aussi j'ai quelqu'un à protéger, là-bas, à Poudlard.

Il avait raison. Bien sûr qu'il avait raison. J'aurais rêvé qu'il ait tort.

- Remus... Est-ce que je te reverrai un jour ?

Il leva vers moi son visage si fin, si pâle, barré d'un sourire triste. Il ne me répondit pas. Il retira ses mains de mes genoux après les avoir gratifiés d'une légère pression, se leva et avant de partir, se pencha et posa un dernier baiser sur ma joue.



## Epilogue

- ... On a pu voir une trappe cachée à l'arrière de la statue, et Remus l'a ouverte, dedans il y avait des circuits imprimés. C'était un robot. Il a pu hacker le robot pour connaître la dernière programmation qui avait été faite. On a pu savoir que c'était bien le robot qui avait tué le pauvre garçon et qui était la tueuse, une jeune française qu'il avait rencontrée lors de ses voyages en France. Enfin ça je l'ai compris avec l'accent et les photos de voyage.

Sherlock leva sa tasse de thé et but, son regard scrutateur toujours fixé sur moi. Il n'avait pas l'air convaincu. Tu m'étonnes.

- Et ce professeur d'informatique, ce Remus, qu'est-ce qu'il faisait là déjà ?
- Il soupçonnait un de ses étudiants.
- Et la Française n'était pas une de ses étudiantes ?
- Non, figure-toi qu'elle venait d'une autre école de... d'informatique, en France.
- Du coup, pardonne-moi d'insister, mais comment s'est-il retrouvé à enquêter sur le sujet ? Les progrès de l'informatique ne sont pas avancés au point de systématiquement soupçonner les étudiants en robotique quand un meurtre bizarre fait la une des journaux...
- Il a une bonne intuition ?
- Ou il est coupable.

Je ne pus m'empêcher de rire. Moi aussi, j'avais pensé à ça au début. C'est fou comme ça semblait loin.

- On voit que tu ne le connais pas.
- Tu ne me l'as même pas présenté.
- Pourquoi faire ?

Oh, Sherlock ! Si tu savais comme j'aurais aimé te le présenter. Ou pas, à la réflexion. Tu aurais probablement été odieux.

Sherlock se renfrogna.

- J'aurais pu te dire que c'était lui le coupable.
- Tu soupçonnavs un crime passionnel. Une jeune femme éconduite. Et tu avais parfaitement raison, c'était bien le cas.

J'étais plutôt confiant : rien ne calmait mieux ce prétentieux personnage que l'évocation de ses justes déductions.

- Ou un jeune homme éconduit. Je ne dis pas que j'avais tort. Je n'ai jamais dit que c'était une femme. Je te pensais juste un peu plus ouvert d'esprit.

Son sourire moqueur m'énerva.

- Je suis ouvert d'esprit !
- J'avais cru comprendre.

Foutu Sherlock.

- En attendant, il ne pouvait pas être coupable, il était en Ecosse au moment du crime.
- Commis par une statue contrôlée à distance, dont tu as la preuve qu'il était capable de la hacker.
- Sherlock, tu m'agaces. Tu m'as confié cette enquête en disant que ça t'ennuyait et que c'était trop facile. Pour info : ça ne l'était pas. J'ai enquêté, j'ai trouvé la coupable, elle a avoué, elle va être extradée en France pour son procès, FIN.
- D'accord, d'accord. Si tu es sûr de toi. Je voulais juste que tu ne perdes pas ton esprit critique pour les beaux yeux de... de quelqu'un qui t'es cher.

Je décidai de boire mon thé pour couper court à la discussion. Mentir à Sherlock, quelle idée ! Malgré les coussins rembourrés du fauteuil, j'étais mal à l'aise. J'avais hâte de rentrer chez moi.

- Ton ami est reparti en Ecosse, j'imagine ?

- Oui.
- Franchement, venir d'Ecosse pour enquêter sur un meurtre commis par une Française, c'est très inhabituel.
- Sherlock, fous-lui la paix ! Ce n'est pas lui le coupable.
- Bien, bien. Il avait en effet l'air de quelqu'un de sympathique.

Soudain, ça me frappa. Comme si Sherlock allait me laisser me débrouiller seul. Comme s'il allait me laisser vivre ma vie en paix.

- Sherlock, c'est toi qui m'as fait embaucher Claire, n'est-ce pas ?
- Quelle charmante demoiselle. Très observatrice.
- TU L'AS EMBAUCHÉE POUR ME SURVEILLER !

Rosie, qui dormait dans la pièce d'à côté, se réveilla en pleurant. Je m'empressai de la rejoindre pour la calmer, et j'aurais pu me calmer à mon tour si mon ami, ce faux-frère, ce traître, n'avait pas décidé de me suivre.

- Je ne dirais pas ça, chuchota-t-il. Disons qu'elle était assez compétente pour que je te la recommande et que nous avons suffisamment sympathisé pour s'envoyer des SMS de temps en temps.

Rosie s'endormit presque immédiatement quand je la pris dans mes bras. Je retournai au salon sans un regard pour Sherlock, mon bébé au creux des bras. La respiration calme de ma fille m'apaisait.

- Claire est incroyable, Sherlock. Elle fait presque partie de la famille. Mais tu aurais pu me prévenir.
- Quoi ? Moi aussi j'ai le droit de me faire de nouveaux amis.
- Ce n'est pas une amie. C'est une espionne.
- Tout de suite, les grands mots.

Je n'avais d'yeux que pour ma fille. Elle était tout pour moi et lui, il s'en servait pour m'espionner. Quel goujat.

- Tu l'as dit toi-même, Claire est parfaite pour Rosie.

Son petit nez tout rose, tout rond, ses cils fins, sa peau lisse et douce : elle était parfaite. Rosie, ma raison de me lever le matin.

- En plus, Claire n'a pas tari d'éloges à propos de ton ami Remus. Ça a l'air d'être quelqu'un de très bien. Je suis certain que ce n'était pas lui le coupable. Beaucoup trop gentil. Il a tout de suite plu à Rosie.
- Sherlock, tu ne l'as jamais rencontré, et ton espionne ne l'a vu que 10 min, je ne vois comment tu pourrais...
- John, dois-je te rappeler que c'est mon métier de savoir ces choses-là ?
- Frimeur.
- Très certainement.

Si je ne parlais pas maintenant, je risquais de lui refaire le portrait. Bon sang, ce qu'il pouvait m'exaspérer ! Je cherchais le manteau de ma fille dans la pièce – bien sûr, il était posé sur l'étui, ouvert, du violon.

- Tu... Hem... tu prévois des vacances en Ecosse, du coup ?

Foutu Sherlock.

- Non.
- Ah.

J'avais presque envie de crier victoire : enfin, Sherlock avait fermé son clapet. Une petite partie de moi – mais alors, vraiment toute petite – avait envie qu'il me demande pourquoi. Qu'il me demande ce qui s'était passé. Que je lui raconte à quel point j'étais triste, que j'avais l'impression que mon cœur s'était fait embrocher, une fois encore.

- Tu trouveras quelqu'un, John. Quelqu'un qui aura d'autres problèmes que les tiens, ou bien les mêmes que les tiens. Et vos problèmes seront compatibles, et vos solitudes aussi.

C'était étonnamment humain et sensible. Je soupçonnais que ces mots proviennent d'un SMS de Claire.

- Oh tu sais, je ne m'en fais pas pour ça. Je crois bien que j'ai déjà trouvé. Drogué, prétentieux, sociopathe et qui ne fait pas confiance à ses amis, totalement compatible.

J'habillais Rosie – mais où était son bonnet ? – quand Sherlock s'approcha de moi, et posa sa main sur mon épaule.

- Tu sais que je suis là.
- Rosie a besoin d'être changée.
- Je sais. Je me suis dit que je pouvais te laisser cette tâche, partager ce moment père-fille avec elle.
- Ouais, tu es toujours là pour moi, hein.
- Toujours.

## **Zi End**

Cette fanfic n'aurait pas pu voir le jour sans la formidable partie de Rip It or Ship It lancée par Clémence à Noël dernier, ni la relecture efficace d'Hélène, Alizée et Touy : qu'ils en soient remerciés !

*Le Mystère de l'étreinte mortelle* est un texte original qui vous est offert par les membres de l'association Les j3ux sont faits. Il est disponible sous licence Creative Commons. Vous pouvez l'imprimer, le télécharger, le partager, l'adapter, le modifier, l'améliorer à condition d'en indiquer la paternité (LJSF) et de le partager sous licence Creative Commons.



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).